



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page.

MODES.

Les nouveautés qui sont déjà apparues dans la maison Gagelin¹ attestent que le goût et la grâce n'avaient pas à souffrir des inquiétudes de la politique. — En effet, pourquoi les femmes renonceraient-elles à leurs habitudes d'élégance, alors même que cette élégance amène avec elle tous les bienfaits du luxe et les secours les plus efficaces donnés à l'industrie ?

Donc aucun découragement ne s'aperçoit dans nos magasins. Chez Gagelin, comme nous vous le disions, les plus utiles et les plus gracieux vêtements de l'hiver, ceux qu'on appelle *la confection*, se produisent déjà dans des formes vraiment délicieuses, — créations si jolies, si coquettes, si distin-

guées que rien n'y laisse transpirer les réformes démocratiques.

La seule influence d'*actualités* que nous y ayons remarquée est le bon marché de ces articles, qui permettra de les posséder sans craindre avoir fait un sacrifice au caprice ou à l'inutilité. Ils n'ont que la valeur *réelle*, et non celle qu'au temps plus heureux leur donnait la prépondérance du nom de Gagelin dans la mode.

Parmi ces nouveautés, auxquelles il est déjà grand temps de penser, nous citerons des petits manteaux du matin en *bèche cachemire*. Ce tissu, plus épais que la flanelle, et doux comme la soie, est d'un porter délicieux, chaud, in chiffonnable, et peut se rouler dans tous les sens sans préjudice à sa fraîcheur. La nuance est d'un joli gris, doublé en légère soie ouatée, et entouré de petits galons d'une nuance beaucoup

¹ Rue Richelieu, 93.

plus foncée que l'étoffe. La forme est demi-collante, à double pèlerine. Sous celle d'en haut se trouvent les manches. Un petit collet qui peut se relever pour tenir chaud au cou, des petites poches pour rendre son usage plus utile, tout cela fait du manteau *bêche* l'indispensabilité de tous les négligés de la saison.

De là nous vous citerons un modèle tout opposé par son élégance, sa fraîcheur, l'aristocratique recherche de sa coupe, de ses ornements, de son tissu; — c'est un ravissant manteau en cachemire blanc uni, doublé de satin blanc piqué et ouaté. Les franges qui l'entourent sont à doubles résilles, retenues par des nœuds de passementeries, et terminées par un long effilé mousseux. Cette frange est d'autant plus charmante qu'elle retombe à double rang, attachée qu'elle est à la double pèlerine qui descend sur la taille, et produit de petits pans arrondis par devant, et une espèce de demi-manche pagode qui avance sur les bras. — Tout cela exécuté dans une coupe toute nouvelle, et qui peut s'indiquer sous le nom de *sévilienne*, tant tous ces flots de franges et cette forme un peu mantille appellent le piquant et la grâce des coquetteries espagnoles.

Nous avons retrouvé ce même genre adapté à des manteaux de velours vert émeraude, ou gros-bleu, qui étaient aussi doublés en satin blanc, ornés de franges de la couleur du velours. Bien certainement, rien ne sera plus charmant pour porter en visite, le soir, au théâtre, ou jeter sur les épaules lorsqu'on porte une robe décolletée.

Nous citerons aussi un joli manteau *Marguerite*, en velours couleur giroflée, orné de trois rangs de dentelle noire superposés. Au-dessus de chaque dentelle, un léger galon noir et giroflée, et les gros boutons servant d'attaches également des deux nuances. Ce manteau forme châle arrondi derrière, et pans descendant par devant jusqu'au-dessus des genoux. — Il est très-distingué, et sera d'un joli effet sur les robes noires.

D'autres manteaux en velours noir ou scabieuses, sans couture sur les épaules, et ayant une pèlerine qui s'arrête au-dessus de l'ouverture des manches, ce qui dégage le devant du manteau, et a une grâce toute particulière. Dix ou douze rangées de petites

ganses plates superposées, placées tout autour, forment la garniture la plus simple et la plus charmante. — Pour l'ouverture des bras sont des manches que l'on emploie à volonté. Ces manteaux, dits *Joséphine*, auront un grand succès.

Le *mantel-châle*, également sans couture sur les épaules, et ramenant ses plis sur la poitrine, est d'une simplicité de forme très-gracieuse. — Les hautes passementeries, guipures, les franges siciliennes, les dentelles, enfin tous les accessoires dont on peut les orner, les rendent plus ou moins élégants. — En ce moment, beaucoup de ces mantelets sont en satin à la reine, en nuances violettes, gros-vert ou noir. — Cette forme sera aussi très-bien en satin noir, ou scabieuse, portée sur une redingote de satin de la même nuance.

Du reste, là ne s'arrêtent pas les créations de la maison Gagelin. Il en est un grand nombre dont nous ne saurions rendre les détails de coupes, d'ornements, de genres nouveaux et piquants. — Mais comme ils se renouvellent chaque jour, chaque jour aussi les acheteurs sont certains de trouver des éléments précieux pour toutes les nouvelles exigences de la saison.

M^{me} DASSE¹. — Ce nom, qui résume à chaque saison les plus jolies nouveautés de l'époque, semble avoir voulu conjurer les contrariétés de la vie actuelle, en produisant les plus charmantes modes qui se soient encore vues. — C'est un assemblage séduisant que ces chapeaux, ces bonnets, ces parures de tous les styles, offrant déjà, sous nos derniers rayons du soleil, l'éclat et le charme qui feront leur succès sous les lustres étincelants de l'hiver; — car, croyons-le bien, il y aura cet hiver des lustres brillants, des femmes ravissantes, des parures délicieuses. — Celles qui ne seront pas dans les salons de Paris se trouveront dans les salons des plus belles villes de l'Europe; et c'est toujours pour elles que M^{me} Dasse a trouvé dans sa fertile imagination tant de modèles séduisants.

Nous ne pouvons faire une description trop exacte de ces créations, qui, trop bien imitées d'après ces détails, enlèveraient peut-être à notre piquante modiste le mé-

¹ Rue Richelieu, 38.

rite de l'initiative ; — mais nous hasarderons un éloge sur la coiffure *Nisida*, coquet petit parterre de fleurs retenues sur la tête par une barbe de blonde. — Cette résille, toute composée de roses pompons, d'œillets de Chine, de pâquerettes, de myosotis, qui enferme les cheveux derrière la tête et s'arrête de chaque côté sous un léger nœud de blonde à bouts flottants, est d'un effet des plus piquants. — Sur une tête blonde, elle serait charmante toute en boutons de roses et barbes de dentelle noire.

Il y a aussi chez M^{me} Dasse une petite coiffure, jeune, coquette, originale, dont nous ne pouvons nous défendre de dire un mot : — c'est la coiffure *nonnette*. Figurez-vous la blonde la plus diaphane, descendant sur le front jusqu'à la naissance des cheveux, où elle s'étend comme un petit bandeau. Une barbe très-large forme le fond du bonnet, et vient tomber en voilette de chaque côté des joues. Entre cette barbe et la blonde qui forme le bandeau, un petit cordon de roses, terminé à chaque extrémité par deux touffes de roses qui soulèvent un peu la voilette au-dessus des cheveux ; par derrière la barbe retombe et flotte sur le chignon. — Il est impossible de ne pas être charmante avec une telle coiffure, si on sait bien la poser, car là est l'art de faire valoir toutes les modes ; et telle femme qui ne sait pas étudier si une fleur ou un ruban ne doit pas être avancé ou reculé d'une ligne, peut transformer la mode la plus flatteuse en une mode défavorable, et faire à la fois tort à sa physionomie et au goût de l'artiste qui a créé la parure.

PLAISIR DE SE REVOIR.

Il existe une infinité de faux proverbes et de préjugés qu'il importe au sage de détruire.

Quand Beaumarchais s'est écrié :

Les proverbes, c'est la sagesse des nations,

Il eût mieux fait de dire :

Les proverbes sont le temps perdu des nations.

C'est pourquoi souvent, assis dans mon fauteuil, je me mets en campagne ; et, sem-

blable à l'illustre hidalgo, le fameux redresseur de torts, je livre un combat à outrance à tous ces dictons usés et sans vérité...

L'autre jour, ce ne fut plus au coin du feu que je livrai bataille, ce fut sous un réverbère de la rue Saint-Dominique. Voici comment la chose se passa :

Il pouvait être une heure du matin ; — nous étions comme en plein hiver, et il faisait un de ces temps brumeux, neigeux, humides, qui vous font marcher tête basse et genoux pliés, recoquillés comme un limacon ; — ces temps-là vous rendent égoïstes, mais vous font penser.

Donc, le nez et les oreilles rouges, je marchais comme Hasverus, quand, en relevant les yeux, au milieu de la masse noire des maisons, je vis six fenêtres joyeusement éclairées par la lumière des lustres, tamisée par les rideaux : — on voyait derrière la mousseline des ombres paraître et disparaître tour à tour. Et puis il y avait des rires amoureux, des danses et des valses, des débris d'harmonie qui venaient expirer à mon oreille...

La musique avait cessé ; un grand silence s'était fait, et à travers les rideaux, les ombres me paraissaient immobiles.

Je prêtai attentivement l'oreille.

Une voix de femme, de jeune fille, chantait une romance bien connue ; l'émotion ajoutait à sa voix pure je ne sais quel charme ; quand elle dut prononcer le dernier vers du refrain :

Plaisir de se revoir,

sa voix se couvrit de larmes, et les dernières notes expirèrent sur ses lèvres.

En ce moment j'entendis craquer la neige à côté de moi, et je vis passer un homme et une femme les mains dans les mains l'un de l'autre.

— Plaisir de se revoir ! dit la dame en riant et en montrant ses dents blanches. — J'en sais un pour qui cette chanson n'est pas faite !...

La voix commença le second couplet ; et plus elle avançait, plus elle semblait émue, troublée...

Un digne représentant de l'ordre public passa près de moi en ce moment...

Si jamais je chante : Plaisir de se revoir, chaque fois que j'aperçois mon sergent-ma-

Jor, je veux bien monter huit gardes hors de tour.

Et la voix commença le troisième couplet. — Mais à peine avait-elle lancé quelques notes, qu'elle s'arrêta brusquement. J'entendis aussitôt un grand bruit dans la salle. De l'air ! de l'air ! criait-on, et des laquais en livrée ouvrirent toutes grandes les fenêtres ; et du pied de mon réverbère, je vis s'avancer et s'appuyer sur le balcon une jeune fille pâle, les cheveux un peu en désordre, et le corsage à moitié ouvert ; elle s'accouda, et je vis couler sur ses deux joues deux longues larmes silencieuses.

Pauvre enfant ! dis-je en moi-même, — elle aura aimé quelque jeune homme, puis ils se seront séparés, — et se seront juré, en se quittant, amour éternel. — Elle ne l'aura plus revu depuis ; — et la pauvrete craint d'avoir été oubliée. — Voilà pourquoi elle chantait avec tant d'expression, voilà pourquoi elle s'est évanouie ! — en prononçant ces mots : *Doux plaisir de se revoir*.

Ah ! continuais-je encore, si de sa fenêtre elle pouvait m'entendre, comme je lui dirais bien vite... ou plutôt comme je lui raconterais bien vite une certaine histoire ! — Et me voilà, les pieds dans la neige, essayant de rattacher mes souvenirs épars, et de relier les fils de ma petite nouvelle philosophique. — Puis, quand j'eus bien rappelé à moi ma mémoire, je commençai mon histoire comme si elle m'eût entendu. — Oui, pauvrete, il y avait une fois une jeune fille, belle et pure comme vous, avec de longs cheveux blonds et de grands yeux bleus noyés d'amour ; — son sourire un peu rêveur avait un charme indéfinissable ; — sa taille fine et souple, pleine de nonchalance et de rêverie, la faisait ressembler à quelque génie blanc des ballades allemandes, à quelque enfant du soleil dépaycé sur la terre, comme Mignon, cet enfant de Goëthe.

C'était une de ces natures fortes et concentrées qui paraissent avoir pressenti que leur rôle sur la terre serait d'aimer et de souffrir, et qui vivent d'une vie intérieure et réfléchie, jusqu'au moment où, tout d'un coup, elles se dévoilent pleines d'une passion âcre et brûlante.

Elle n'avait jamais aimé, parce qu'elle avait passé comme étrangère au milieu de

la société ; et puis peut-être s'était-elle dessiné au fond de son cœur quelque idéal qui lui faisait paraître vil et plat tout le reste.

Ce n'était pas un esprit romanesque ; ce n'était pas non plus un esprit positif. — C'était une âme un peu rêveuse, un peu malade.

Juste au-dessus de sa chambre logeait un pauvre jeune homme, — une de ces natures malheureuses, une sorte de paria de notre société actuelle, qui passait tout son temps à jouer du violon.

C'était un jeune homme de vingt ans à peine, pauvre et malheureux, — sans fortune, sans avenir, abandonné par sa famille, avec sa mère, qui, issue de parents de haute noblesse, s'était mésallée en épousant un officier brave, mais sans nom.

Une balle vint un jour frapper de mort le mari de la malheureuse femme, qui resta seule avec son enfant, misérable et sans ressources. — Elle mourut aussi ; et Raoul n'avait pas encore dix-huit ans, qu'il était orphelin.

Raoul était d'un noble et chevaleresque caractère, — d'un cœur élevé et généreux. L'abandon dans lequel l'avait laissée sa famille ne lui avait pas donné cette misanthropie des esprits étroits, mais l'avait rendu insouciant et philosophe.

Isolé dans le monde, il n'aimait rien ; non pas qu'il ne voulût rien aimer, mais parce que rien n'avait voulu l'aimer ; — aussi partageait-il son affection entre son violon et quelques livres. — C'était là qu'il cherchait une consolation, lorsque le découragement venait le saisir. — Son violon, c'était la seule voix amie qui vint le consoler ; — la musique et la poésie, c'étaient les deux seuls anges qui, jusqu'ici, l'avaient bercé et lui avaient souri.

Que pouvaient-ils donc faire de mieux, ces deux pauvres enfants, tous deux isolés sur la terre, que de s'aimer de toute la force de leur cœur ?

Ils s'aimèrent sans se le dire ; ils s'aimèrent sans trouble et sans souffrance ; — ils s'aimèrent tout simplement, parce qu'ils étaient jeunes et qu'ils avaient besoin d'aimer.

Les jours s'écoulaient rapidement, sans qu'ils songeassent à les regretter. — N'avaient-ils pas pour passer le temps ce su-



25 Septembre 1848.

Barreau

2380.

Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

*Chapeaux: Siquin B^{tes}. Petit pardessus en velours. Caneton et lingerie Pagan, r. Vivienne.
 Robes par Camille. Etoffes et Cachemire Gayelin, r. Richelieu, 93. Mouchoir Chapron. Gants
 Moayer.*

Mar. J. & J. Fuller, 34, Routh Lane Pth London.

Ayuntamiento de Madrid



9b

blime désœuvrement des amoureux : se regarder, s'admirer ?

Je m'arrête avec complaisance devant ce tableau de jeunesse et de bonheur. — On aime suivre le ruisseau transparent avant qu'il ne devienne fleuve, et qu'avec le fleuve il ne devienne jaune et bourbeux.

Que vous dirai-je ?

Les parents de Raoul s'étaient enfin apaisés : ils avaient reconnu en lui l'enfant de leur sœur ; ils l'avaient rappelé près d'eux.

Raoul était donc parti.

Et la jeune fille était remontée dans sa chambrette autrefois si gaie, et qui maintenant lui paraissait vide et désolée.

Un mois, deux mois se passèrent sans qu'elle eût aucune nouvelle de Raoul. — Parfois, en pensant à lui, elle l'accusait d'ingratitude et se mettait à pleurer ; et bien souvent quand la nuit venait, — et qu'elle se couchait, elle ne pouvait dormir.

Enfin, — une fois elle résolut de lui écrire une lettre — pour lui dire un dernier adieu.

HORTENSE A RAOUL.

« Raoul, cette lettre va peut-être vous importuner au milieu de vos plaisirs ; — n'importe : — j'ai voulu vous écrire une dernière fois ; — j'étais triste, découragée, je voulais pleurer...

» Raoul, pendant trois mois entiers je vous ai attendu chaque jour, et chaque jour j'ai pleuré en pensant à vous.

» Maintenant je n'ai plus de larmes dans les yeux ; j'ai compris qu'il y aurait trop d'exigence de ma part à vouloir vous forcer à m'aimer, vous, jeune, noble et beau, riche et heureux aujourd'hui.

» Vous ne m'aimez plus.

» Oh ! si tu avais voulu ! comme nous eussions pu vivre heureux ! — Hier, je suis allée me promener seule sous ces grands peupliers le long de la rivière, où tu venais si souvent avec moi. — La vue de ces arbres m'a rendue plus triste encore ; tu n'étais plus à côté de moi. — Je suis rentrée et j'ai ouvert un livre que tu lisais habituellement. — Mais je l'ai bientôt fermé. Les larmes m'aveuglaient :

» Maintenant, j'ai essuyé mes yeux : je suis plus calme et je t'écris.

» Je te remercie, Raoul, de tant de douces

et longues heures que tu m'as fait passer avec toi ; — je te remercie de l'amour que tu m'as donné, du bonheur dans lequel tu m'as fait vivre, de l'auréole de jeunesse et de poésie dont tu m'as entourée.

» Maintenant tout est fini entre nous. — Tu ne m'aimais plus ; — tu n'as pas voulu attrister notre vie à tous deux d'un ennui et d'une gêne perpétuelle : — merci.

» J'ai seulement une seule et dernière grâce à te demander.

» Puisque nous nous sommes aimés, puisque nous nous sommes connus tous les deux jeunes, tous les deux purs et bons, n'essayons plus de nous revoir.

» A quoi cela nous servirait-il désormais ? Peut-être, tes yeux, dessillés maintenant, ne retrouveraient-ils plus cette Hortense qu'autrefois tu as aimée ; peut-être aussi ne te reconnaîtrais-je plus.

» Vivons ainsi l'un loin de l'autre, — c'est maintenant le seul moyen de garder un dernier parfum, un dernier prestige de nos belles années.

» Aujourd'hui comme dans vingt ans, je ne veux pas te voir vieilli, ridé, usé par le temps ; je veux me souvenir toujours de toi comme je t'ai toujours connu, c'est-à-dire jeune et plein d'amour ! — Je t'ai promis de ne plus pleurer, et voilà que mes yeux se mouillent en écrivant le dernier mot de cette lettre, qui doit être le dernier mot de notre vie.

» HORTENSE. »

..... Vingt ans se sont écoulés.

Raoul a bien changé. — Raoul a subi la loi commune : — il est marié ; — et de plus il est banquier. — Ses cheveux ont grisonné, ses yeux se sont éraillés.

Et Hortense ? — Hortense était pauvre, — Hortense devait vivre ; — Hortense s'est faite modiste !

Raoul a oublié tout à fait Hortense. — Quelquefois, cependant, au milieu de ses papiers, il aperçoit une lettre froissée qui lui rappelle un lointain souvenir ; et presque malgré lui, il ouvre la lettre et la lit.

Hortense, elle, n'a pas oublié Raoul. — Elle a pleuré longtemps ; — sa blessure s'est cicatrisée, mais ne s'est pas tout à fait fermée. — Elle a gardé de lui un vieux bouquet fané, et le soir, seule et à genoux,

lorsqu'elle prie Dieu, elle essuie furtivement une larme en regardant les fleurs sèches.

Tous deux ont vieilli; — et chacun a gardé dans son cœur une image jeune et riante.

Un jour, — la femme du banquier Raoul devant aller à je ne sais plus quel bal, eut envie d'une coiffure, — et le hasard fit que ce fut Hortense qu'on alla trouver.

Hortense ne savait pas seulement que Raoul fût marié. — Elle entra dans la chambre à coucher; — madame Raoul D.... était sortie.

Une lampe, sur laquelle était placé un abat-jour, jetait sur le plancher sa clarté et laissait le reste de la chambre dans l'obscurité. Raoul, enfoncé dans une immense *ganache*, dormait en ronflant légèrement, les pieds dans ses pantoufles; au bruit que fit la porte en s'ouvrant, Raoul se réveilla en sursaut, — et se levant, alla au-devant de l'inconnue.

Mais à peine eut-il fait quelques pas, qu'Hortense pâlit affreusement, et tomba évanouie : — elle l'avait reconnu.

Hortense ! s'écria Raoul, éclairé par cette divination qui vous illumine subitement tout un passé éteint.

Au bout de quelques instants, Hortense était revenue à elle. — Raoul était à ses genoux, et lui baisait les mains.

Mais Hortense le regardait avec tristesse, et dans ce gros homme à moitié chauve, elle ne pouvait plus reconnaître son amant d'autrefois. Raoul, de son côté, en baisant ces mains sèches et maigres, se rappelait le temps où ces mains étaient blanches, ces ongles roses et tendres.

Tous deux se regardèrent douloureusement, et tous deux comprirent qu'ils n'étaient plus jeunes et beaux. — Un silence embarrassant plana dans cette chambre.

Enfin, Hortense le rompit la première. — Ah ! Raoul, lui dit-elle en fondant en larmes, je vous l'avais bien dit ! — Mieux eût valu pour nous de ne jamais nous revoir ! — Ce n'est plus Hortense que vous voyez : ce n'est que son ombre. — Ayez pitié de moi ; laissez-moi vous quitter.

S'être quittés beaux et jeunes, et se retrouver vieillies et ridées ! O mon Dieu ! était-il pour ces deux pauvres âmes une plus rude punition ? — Il ne leur était plus donné main-

tenant de garder au moins la poésie du souvenir.

Ils se quittèrent le cœur brisé, et ne voulurent plus se revoir. Et chaque fois que Raoul relisait la lettre de la jeune fille aux cheveux blonds, il se rappelait comme un cauchemar la main sèche de la modiste.

Hortense, de son côté, ne pria plus devant son bouquet fané; — et si elle pleurait encore quelquefois, ce n'était plus des larmes d'amour, mais de douleur.

J'avais fini mon histoire; le jour commençait à paraître.

— Ah ! vous voilà dans la rue, monsieur ? me dit un monsieur chauve. — Le soleil est levé depuis dix minutes ! — Ce monsieur chauve est un affreux Israélite, qui jadis me prêta quelque monnaie au denier vingt, et qui maintenant trouve fort mauvais que, comme Figaro, je me permette de vouloir être son débiteur toute ma vie.

— Vous ne vous attendiez pas à me revoir ? monsieur, continua-t-il en souriant d'un affreux sourire.

— Hélas ! non, monsieur, repris-je humilié, et tout en montant dans la voiture qui devait m'emmener dans la maison hospitalière de Clichy. Hélas ! non, monsieur, je n'espérais pas avoir sitôt le plaisir de vous revoir !

Plaisir de se revoir !!!

Rien n'est plus menteur qu'une romance, si ce n'est deux romances, a dit un profond philosophe.

DONATO.

LE PROPHÈTE.

Nous allons avoir un opéra nouveau de M. Meyerbeer. Il n'a pas fallu moins d'une révolution pour opérer ce miracle.

Ce nouvel ouvrage de Meyerbeer, ce *Prophète* que la monarchie a vainement attendu pendant douze ans, la République l'obtient tout de suite, et l'Opéra, qui s'intitule Théâtre de la Nation, sans prétendre pour cela se consacrer exclusivement aux productions nationales, inaugurerait l'hiver par l'œuvre du compositeur étranger.

Si tous ces grands événements qui agitent l'Europe, si le bruit des armes qui retentit en Italie pouvaient aussi nous rendre

Rossini, et le réveiller du sommeil que lui versent les pavots du *far niente*, ce serait une belle conquête, une heureuse victoire. Rossini ne nous ferait pas attendre douze ans un opéra tout composé; jamais ses œuvres n'ont subi l'incarcération du portefeuille; il les donnait aussi facilement qu'il les produisait, avec la généreuse confiance du prodigue dont le trésor est inépuisable, et qui n'a pas de temps à perdre en de laborieux calculs.

Meyerbeer, au contraire, est particulièrement doué de ce côté du génie qu'on nomme la patience, et il pratique merveilleusement cette maxime d'une sagesse profonde qui dit que « Tout vient à point pour qui sait attendre. » Il travaille lentement, à des heures choisies, préparées, attendues; et, l'œuvre faite, rien n'est livré au hasard, tout est calculé, pesé, arrêté, stipulé par de minutieuses conventions qui déterminent l'époque précise de la représentation, le choix des artistes, depuis les premiers emplois jusqu'aux plus petits rôles, le nombre des répétitions, la composition des chœurs, l'effet des décors, l'examen des costumes, et après ces principaux articles, une foule d'autres détails et de menues circonstances qui échappent au commun des auteurs, mais qui forment ici un acte ajouté à la pièce, acte passé par devant notaire; et cet acte-là, selon M. Meyerbeer, n'est pas celui qui doit le moins contribuer au succès.

C'est par excès de précaution, et pour vouloir apporter à ce succès les éléments les plus favorables et le concours de talents dont la réunion était impossible, que M. Meyerbeer a remis d'hiver en hiver la représentation de son opéra. Lorsque le théâtre réclamait sa partition, le compositeur arrivait, son traité à la main, et il demandait des artistes qu'on ne pouvait pas lui donner, les demandant en toute conscience, car il était persuadé qu'eux seuls pouvaient interpréter sa musique. Il lui aurait fallu le ténor de Naples, la prima donna de Vienne, le baryton de Milan, la basse de Berlin; et, outre la dépense, il y avait des engagements, qui auraient empêché ces artistes de se mettre à la disposition du directeur de l'Opéra de Paris. L'Opéra se voyait donc contraint d'avouer son impuissance à satisfaire le compositeur, et

M. Meyerbeer remettait la partie à l'hiver suivant. Tel est le jeu qui a duré douze ans, — deux ans de plus que le siège de Troie.

Mais enfin, M. Meyerbeer a pris un grand parti; il s'est décidé. La difficulté capitale était résolue: il est parvenu à faire une distribution de rôles satisfaisante. La direction de l'Opéra s'est empressée d'engager, sur sa demande, M. Roger, le ténor de l'Opéra-Comique, et M^{me} Viardot-Garcia, l'admirable artiste qui partage avec Jenny Lind le trône du chant. Beaucoup d'autres engagements d'une moindre importance ont eu lieu, et il est convenu par un nouveau traité que le *Prophète* entrera en répétition au commencement du mois d'octobre.

Ce nouveau contrat, passé avec la nouvelle direction de l'Opéra, contient une infinité d'articles dont on ne saurait se faire une idée, et qui montrent dans toute leur étendue l'esprit méticuleux et l'excessive prudence de l'illustre compositeur.

Une des clauses du traité prévoit le cas de guerre.

Oui, vraiment, M. Meyerbeer pousse la prévoyance jusque-là.

La clause dit — que dans le cas où la guerre éclaterait, une guerre dans laquelle la France se trouverait, engagée, avant la première représentation du *Prophète*, cette représentation serait ajournée, et les études s'arrêteraient aussitôt de plein droit, quand bien même on serait arrivé à la répétition générale.

M. Meyerbeer ne veut pas lancer son œuvre au milieu d'une conflagration générale. Il faut que la France soit en paix pour lui prêter une oreille attentive.

L'Allemagne, patrie du compositeur, attend non moins impatiemment que la France l'apparition du nouvel opéra; les dilettanti de Vienne et de Berlin en sont aussi avides que ceux de Paris. Il n'est donc pas impossible que la clause du traité se soit trouvée de quelque poids dans la balance des intérêts européens, et que l'Autriche, conseillée par la Prusse, en acceptant la médiation de la France, ait voulu éviter la guerre pour ne pas retarder davantage la première représentation du *Prophète*.

Bulletin Dramatique.

Une activité extraordinaire signale en ce moment les travaux de l'Opéra. Avant le *Prophète*, grande composition qui demande au moins six mois d'études, la direction nous offrira plusieurs nouveautés, notamment *Jeanne la Folle*, et quelques débuts importants. Ainsi Roger et M^{me} Viardot-Garcia doivent débiter le mois prochain dans *Robert le Diable* et dans les *Huguenots*, en présence de M. Meyerbeer.

M^{me} Fanny Cerrito, qui doit être le 1^{er} octobre à la disposition de l'Opéra, est arrivée à Paris. On va monter pour sa rentrée un ballet qu'elle apporte de Venise, où cette œuvre chorégraphique a obtenu le succès le plus brillant. On doit y faire quelques changements, car le goût parisien s'accommode peu de certaines frivolités que l'indulgence italienne accepte. Il y a dans ce ballet une scène fort intéressante, dit-on, dans laquelle Saint-Léon, le mari de M^{me} Cerrito, se produit à la fois comme danseur et comme violoniste. L'air qu'il joue est, dit-on, difficile et d'un beau style.

Les représentations du ballet de *Nisida* ou les *Amazones* sont suspendues : M^{lle} Plunkett va passer à Londres un congé de deux mois. Elle jouera le rôle de *Nisida* à Covent-Garden, où ce joli ballet va être monté par Barrez, l'ex-danseur de l'Opéra.

Un baryton, M. Didier, doit débiter prochainement sur notre première scène lyrique. Cet artiste vient de passer plusieurs années en Italie.

M^{me} Wideman a décidément rompu à l'amiable son traité avec l'Opéra; elle fait en ce moment une tournée en province.

M. Scribe vient de lire aux artistes de la Comédie-Française son nouveau drame, *Adrienne Lecouvreur*, ouvrage qu'il a fait en

collaboration avec M. Ernest Legouvé. Le rôle d'Adrienne Lecouvreur a été écrit pour M^{lle} Rachel, et c'est, dit-on, un rôle mêlé de comédie et de drame, d'élégance et de passion. M^{lle} Rachel, s'il faut en croire certaines confidences, ne jouera probablement pas la pièce.

A ce Numéro est jointe la planche 2380.

Nous recommandons aux personnes qui désirent habiter un quartier paisible, et respirer un air salubre, de s'adresser Villa Fortunée, 11, quartier Beaujon. Elles y trouveront, à des prix raisonnables, des appartements meublés dans le goût le plus moderne, et réunissant le confort à une élégante distinction.

EAU du D^r BREMSEK, recommandée par les médecins les plus distingués. Seul remède efficace pour empêcher les cheveux de tomber, de blanchir; nourrit la racine, les fortifie et les conserve en état de jeunesse. SUCCÈS GARANTI. Rue Rambuteau, 57. (Aff.)

Par brevet d'invention. SAPOCETI, savon de blanc de baleine pour blanchir et adoucir la peau, préparé par GUERLAIN, breveté, 11, rue de la Paix, ci-devant 12, rue de Rivoli. La cétine saponifiée offre l'avantage de donner un produit parfaitement inodore, s'imprégnant sans les altérer des parfums les plus délicats, et conservant avec l'aspect nacré du blanc de baleine ses propriétés adoucissantes pour la peau. Très-soluble dans l'eau la moins lixivielle, la SAPOCETI fournit une mousse onctueuse et plus consistante que celle des autres savons, et forme, en raison de ces qualités, le savon de toilette le plus doux et le plus agréable.

FRICK, teinturier, rue de la Paix, 9, connu par la perfection qu'il a innovée dans l'art de la teinture, et par les médailles et mentions qu'il a obtenues de la Société d'Encouragement et à l'exposition de 1839, vient encore de trouver de nouveaux procédés à la vapeur, au moyen desquels il teint avec une célérité et une économie inusitées jusqu'ici toutes les étoffes, en varie la couleur, nuance celles des cachemires; réservant les palmes et ravivant les couleurs passées; arlequine les palmes et les franges à volonté. Il teint, nettoie et apprête toutes espèces de soieries brodées, brochées, imprimées toutes couleurs, leur conserve le BRILLANT et la SOUPLESSE du neuf. — Les ateliers sont rue de la Madeleine, 41 et 43.

Pour soins intimes de la toilette, nous vous rappelons le système épilatoire de M^{re} Dussert, rue du Coq Saint-Honoré, n^o 13, qui permet d'enlever soi-même ces petits duvets qui naissent sur le visage et les bras, — et cela immédiatement et sans laisser aucune trace de racine. — *La Crème de la Mécque* a le pouvoir merveilleux de blanchir spontanément la peau, tout en lui donnant une douceur et une suavité délicieuses. M^{re} Dussert apporte les plus grandes perfections pour toutes les compositions auxquelles elle a donné tous ses soins; et l'*eau de Rose* qui rafraîchit la peau et lui conserve une teinte toute diaphane, — la *Pâte Circassienne* qui rend les mains les plus charmantes qu'on puisse imaginer, ne sont pas les moindres auxiliaires au succès de sa maison.

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderies (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.